

YVES VELAN EN GRANDE FORME



«Il est notre Joyce», écrit Sylviane Dupuis au sujet d'Yves Velan (1925-2017), «un des plus grands dynamiteurs de la littérature au XX^e siècle». Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Claire Schwob

Réédition » Choc d'époque et vertige joycien, le premier roman de l'écrivain visionnaire est à redécouvrir. Faisant culbuter le religieux et le politique sur le lit de la morale, *Je impressionne surtout par son inventivité formelle*.

Dieu, le sexe, les rouges. Trinité scandaleuse auprès de laquelle, éperdument, s'écartèle une conscience engoncée dans la moraliste petite société helvétique. Un pasteur pour protagoniste, rien que de très classique depuis Edouard Rod dans cette littérature dite romande d'extraction protestante, mais dont la subjectivité se déploie, page après page (après page, car il y en a tant et plus) dans une langue dont l'affranchissement continue, un demi-siècle plus tard, de stupéfier!

En 1959, le jeune intellectuel vaudois Yves Velan faisait une tonitruante entrée en littérature avec ce premier roman, *Je*, enfin réédité après la réhabilitation du glaçant *Soft Goulag* en 2017 puis la parution l'année suivante du roman posthume *Le Narrateur et son énergumène*. Et l'on éprouve à neuf l'impact de ce coup littéraire qui, à l'orée d'une œuvre majeure qu'il semble déjà contenir, a stupéfié ici autant qu'il a impressionné Paris. «Véritable radiographie du malaise suisse romand d'après-guerre, durant les premières années de la guerre froide (1946-1989), *Je* dérange. En dit trop, vise trop juste», constate Sylviane Dupuis dans sa préface qui excelle à dire de quel climat culturel procède ce texte, contre quelle pesanteur il s'élève, quels carcans il dynamite.

Jean-Luc persécuté Vu de l'extérieur, c'est un «roman suisse» dont l'épanchement quasi névrotique s'articule, chose rare en ce territoire d'écrivains voués au repli lyrique, à une puissante affirmation politique, au point de faire éclater le cadre du roman

«engagé» sartrien. «Votre manuscrit est extraordinaire. [...] Vous avez réussi», s'enthousiasme l'éditeur Jean Cayrol, qui ouvrira à Velan les portes du Seuil. «Un des livres les plus importants publiés depuis la Libération», vante Roland Barthes sur le bandeau de ce livre dont il célébrera dans un essai la «découverte esthétique», cette manière inédite de conjoindre «la matière politique et le monologue joycien».

Ainsi prévenu, on s'immerge dans cette confession d'un jeune pasteur dont Chexes, qui en fit aussi une préface, se souviendra (jalousement peut-être) avec son Burg une décennie plus tard. «Tout est calme, pimpant, propre, aimable» dans la petite ville de Nyon où se repent autant qu'il se répand ce ministre hanté par la faute, comme placé sous un œil divin auquel se substituera bientôt celui du paroissien délateur puis de l'Etat ficheur – «Il n'y a personne, à moins qu'on ne m'observe derrière un volet. Je vais me surveiller.»

«Un des livres les plus importants publiés depuis la Libération»

Roland Barthes

Jean-Luc persécuté, figure quasi ramuzienne de la malédiction, détaillant les moindres remous intime d'une existence embarrassée par une «vertueuse crispation» qui oblitère ses rapports à son ami communiste Victor, à ses ouailles, aux ouvriers dont il surprend une conversation le soupçonnant, lui l'homme de Dieu dissimulé derrière son journal, de fréquenter des femmes de joie... Pris dans l'étau d'une culpabilité qui touche tant au «péché solitaire» qu'à son rapprochement avec les

«rouges» du Parti du travail, qui l'inviteront à une rencontre, Jean-Luc se débat dans une «légère et perpétuelle tétanisation» qui, sous le signe malin de la disgrâce, semble l'exclure de la fraternelle communion entre les hommes.

Passé au prisme d'une psyché torturée et tortueuse, c'est le récit de l'émancipation politique et religieuse d'un *Je* qui deviendra *Il*, dont l'obsession de la norme, si prégnante dans la littérature de ces années, paraît certes aujourd'hui quelque peu datée. Au même titre d'ailleurs que cette opposition structurante du catéchisme rouge et du Verbe évangélique...

Œuvre pionnière Mais quel vertige esthétique! Car l'émancipation est aussi formelle, radicalement, à la faveur de ce flux explosant toute digue narrative, charriant dans un même élan discours rapportés, missives adressées, prose poétique, dialogues – jusqu'à déborder la syntaxe elle-même, trouée par le non-dit, désagrégée parfois par le déchirement des différentes couches de cette subjectivité en crise.

Elle est là, la folle singularité de cette œuvre pionnière: dans sa guerre, totale, aux conformismes. *Poétique de la rupture*, ainsi que la désigne ce recueil d'études qui paraît aujourd'hui, où la quête esthétique devient ferment révolutionnaire. Car, comme l'affirmait Velan dans un entretien à *La Liberté*, «la forme elle-même est politique: une forme neuve résiste, étonne, oblige les gens à sortir de leur routine, aiguise leur liberté, les invite à reconnaître l'autre.» » THIERRY RABOUD

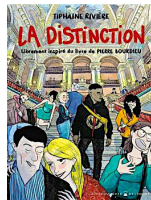
» Yves Velan, *Je*, La statue de Condillac retouchée, suivis de *Onir*, Ed. d'en bas, 622 pp.
» Daniel Maggetti, *Yves Velan. Une poétique de la rupture*, Ed. Metispresses.



BD

SOCIOLOGIE

Brillant » Adapter l'œuvre de Pierre Bourdieu en BD? Tiphaine Rivière réussit ce défi casse-gueule. Publiée en 1979, *La Distinction* est un grand classique de la sociologie. L'ouvrage explique comment le mode de vie et les loisirs des individus sont déterminés par leur appartenance sociale. Dans son roman graphique fleuve, l'autrice met en scène un jeune professeur de lycée. Celui-ci décide d'empoigner avec ses élèves les conclusions de l'intellectuel engagé français. Il encourage ses pupilles à questionner leur propre famille. Mon premier est un scénario efficace et accrocheur; mon second, un dessin noir-blanc sobre et dynamique; mon troisième, des dialogues malins et pleins d'humour; mon tout est une pépite de relecture contemporaine. » SJ



» Tiphaine Rivière, *La Distinction*, Ed. Delcourt.

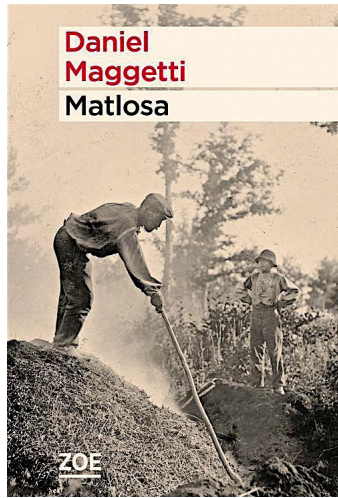
CRIMINOLOGIE

Haletant » A chaque nouvelle aventure de *Blake et Mortimer*, on craint le pire. Comment succéder au maître Jacobs? Schuiten, Gunzig et Van Dormael y sont parvenus avec brio dans *Le Dernier Pharaon*. Le trio Floc'h, Fromental et Bocquet leur emboîtent le pas avec *L'Art de la guerre*. Parce que les auteurs osent s'affranchir du génie du Bruxellois, en imposant leurs envies et talents propres. Graphisme somptueux et pop à la Warhol/Lichtenstein, dialogues et lettrages efficaces et épurés, narration de circonstance en ces temps de va-t-en-guerre: rien à jeter. Le pitch? Les héros britanniques sont envoyés à New York pour assister à une conférence internationale sur la paix. Mais l'infâme Olrik est bien déterminé à précipiter le monde dans le chaos. » SJ

» Floc'h/Fromental/Bocquet, *L'Art de la guerre*, Ed. Blake & Mortimer.



Racines et polenta



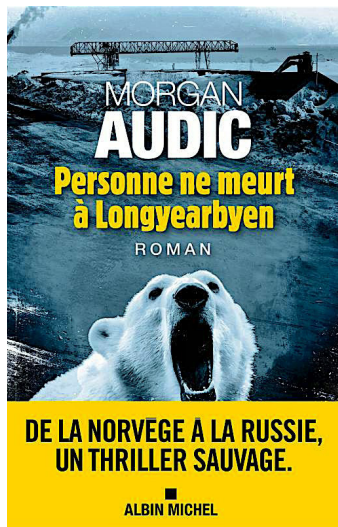
Daniel Maggetti » Son œuvre comme le récit d'une escalade, encordée par la fiction lorsqu'il le faut, dans le branchage noueux de l'arbre généalogique. Après la grand-mère paternelle Melania qu'il réinventait en *Femme obscure* en 2019, l'écrivain d'origine tessinoise Daniel Maggetti éclaire l'autre ascendant en invoquant le grand-père maternel

Cecchino. Fidèle à sa manière d'enquêteur – rigoureux lorsque les rares sources le permettent, réduit aux conjectures quand la mémoire familiale se troue de secrets ou d'oubli –, il restitue la trajectoire de ce charbonnier lombard, *carbonatt* rétif au fascisme mussolinien parti s'exiler dans cette Suisse italienne qui toujours le considérera en *matlosa*, venu d'on ne sait où.

Lui le sait, l'auteur dont la quête prend au fil des pages des accents introspectifs, initiatiques presque, retournant dans le village des origines désormais cerclé de ronces et de braconniers, où naît «l'étrange sensation de rapatriement». Et cette question, dans le vacillement identitaire de racines suspendues entre plusieurs terres et dialectes: «Vais-je désormais dire à mon tour que ma patrie est là où je suspends mon chaudron à polenta?» Intime, pourtant universel. » THIERRY RABOUD

» Daniel Maggetti, *Matlosa*, Ed. Zoé, 144 pp.

Enquêtes au nord du Nord



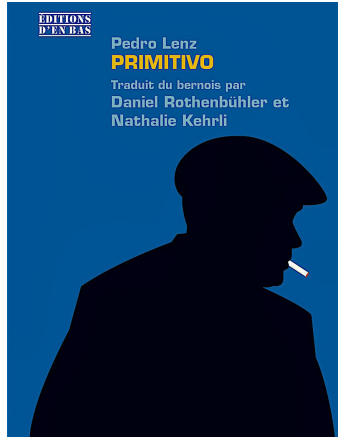
Polar » Un polar scandinave écrit par un Breton, vraiment? Que les puristes passent par-dessus leurs réticences. Avec *Personne ne meurt à Longyearbyen*, Morgan Audic signe un très bon bouquin, dont le décor s'étend dans le nord de la Norvège, au-delà du cercle polaire. Deux intrigues s'y développent

en parallèle. Dans l'archipel du Svalbard, le corps d'une doctorante en biologie arctique est retrouvé mutilé par un ours polaire. Pour l'enquêtrice Lottie Sandvik, il s'agit bien d'un meurtre et non d'un terrible accident.

Un petit peu plus au sud, dans les somptueuses îles Lofoten, une ancienne journaliste, reconvertie dans la protection des cétacés et donc fervente opposante de la chasse à la baleine, est retrouvée morte dans l'eau glacée d'un fjord. La police conclut à un suicide. Mais l'ancien collègue d'Åsa, Madsen, est plus que dubitatif... Très bien documenté – Audic est prof d'histoire-géo dans un lycée de Rennes –, ce polar se lit sans temps morts et rappelle à quel point l'Arctique, dont les sous-sols sont très riches, est une zone géopolitique hautement sensible. » AURÉLIE LEBREAU

» Morgan Audic, *Personne ne meurt à Longyearbyen*, Ed. Albin Michel, 374 pp.

Le peuple des chantiers



Pedro Lenz » Maître du clair-obscur social, capable de marier le tendre au cocasse et le provincialisme à l'universalisme, Pedro Lenz est de retour avec un portrait croisé qui, avant tout, dessine le climat d'un temps et d'un lieu. Langenthal, années 1980, Charly est un apprenti maçon bravache et lettré, qui lit Frisch et Camus pour en jeter à la mélancolique

Laurence – laquelle, incompréhensiblement, s'est entichée d'un crétin de Lotzwil. A la fête de la forêt d'Herzogenbuchsee puis au concert rock en dialecte de Polo Hofer, lui et ses copains alignent les bières chargées de Bätziwasser, et les désillusions. Puis il y a Primitivo, maçon sexagénaire né dans les Asturies, mort écrasé par un élément de coffrage après avoir laissé à Charly une philosophie de vie et, sous son matelas, de compromettantes pièces d'or.

Dans une langue transposée du dialecte avec une précise inventivité par Nathalie Kehrlé et Daniel Rothenbühler, l'écrivain bernois s'inspire de sa propre expérience pour, au travers de son alter ego ado, donner voix au peuple des chantiers et, sans jamais se départir de sa tendresse ni de son humour, interroger la morale de cette Suisse aux mains propres. Très réussi. » THIERRY RABOUD

» Pedro Lenz, *Primitivo*, Ed. d'en bas, 174 pp.